

Trois témoins présents sur la course s'expriment

❖ **JACQUES GODDET**, témoin privilégié de l'abandon groupé des deux équipes italiennes, dans sa biographie parue en 1991, commente ce mauvais coup porté au Tour de France :

« Bartali portait allègrement ses trente-six ans, mais j'eus à constater qu'il ne possédait vraiment plus la pieuse conviction qui avait animé sa carrière jusque-là. En effet, notre beau Tour, celui des équipes nationales, connut là sa deuxième poussée de chauvinisme.

Dans le col d'Aspin (Pyrénées), des spectateurs bien imbibés avaient quelque peu molesté, injurié Bartali


Il est malheureusement vrai que, dans le col d'Aspin, des spectateurs en état d'ébriété avancée avaient quelque peu molesté, injurié, le champion italien, empêtré dans une chute avec Robic. Il s'ensuivit, le soir, une séance vraiment dramatique qui dura jusqu'à une heure avancée de la nuit, dans l'ambiance confinée d'un petit hôtel de Loures-Barousse, localité touristique se trouvant à 25 kilomètres au nord de Luchon dans la vallée étroite de la Garonne. C'est un de mes mauvais, très mauvais souvenirs du Tour. La *Squadra* était logée là, et j'y avais été appelé en catastrophe pour tenter de faire revenir les représentants du cyclisme italien sur leur décision d'abandonner le Tour. Leur fierté avait été atteinte, ils ne se sentaient plus en sécurité sur les routes échauffées de France, l'enjeu de la bataille était faussé ! Toutes les garanties que je prodiguai - avec mon entière conviction : attitude favorable de la presse française (à coup sûr, l'*Équipe* et le *Parisien Libéré*), déclaration publique solennelle du directeur de la course, appel collectif venant des concurrents de l'épreuve, les Français particulièrement, escorte spéciale, tous pouvoirs de gendarmerie et de police alertés, rien n'y fit.

Pas même le discours pathétique (tout au moins je m'efforçai qu'il le fût) *d'il padrone* - les amis italiens m'ont toujours appelé comme ça -, les serments, les promesses, l'évocation des liens (redevenus) fraternels entre les deux peuples, les appels de l'Histoire ...

Malgré la promesse de contrats sur les vélodromes français, Gino-le-Taciturne resta de marbre et refusa de repartir

Il se pourrait même que, me souvenant des leçons pratiques de mon vieux magister Henri Desgrange, j'aie évoqué, avec toute la décence nécessaire dans une ambiance où l'on ne parlait que de l'honneur national et du droit à l'existence, la possibilité d'accueillir dignement (et généreusement) ces champions amis outragés sur nos vélodromes parisiens? ... L'abandon officialisé dans le cœur de la nuit, Gino ayant été le fer de lance du débat et, finalement, l'instigateur de la décision, je m'aperçus mieux que Fiorenzo Magni, enfin intégré à l'équipe nationale après avoir dû rester jusque-là en pénitence chez les *cadetti*, s'était emparé ce jour même du maillot jaune ! Le torrentueux champion, fantastique force de la nature cycliste, un des plus généreux tempéraments de coureur que j'aie connus (ses trois victoires successives entre 1949 et 1951 dans le Tour des Flandres l'ont prouvé), alors à son zénith, venait donc de se placer en position légitime de vainqueur du Tour. Et ça, Gino, déjà obligé de supporter le calvaire de la suprématie de Fausto, ne l'aurait sûrement pas supporté ... Telle était, en tout cas, mon analyse qui n'a

pas varié depuis. Il s'ensuivit qu'il fallut annuler à la désespérée l'étape prévue à San Remo dans la crainte, réciproque, de manifestations hostiles au Tour et à ses coureurs. » [in « L'Equipée belle ». – Paris, éd. Robert Laffont/Stock, 1991. – 526 p (pp 182-183)]

		
Jacques Goddet -	Equipée belle -	éd. Robert Laffont/Stock, 1991

❖ **ALFREDO BINDA**, autre personnage central présent dans la course en tant que directeur technique de la *Squadra Nazionale* mais non directement témoin des faits malveillants des supporteurs français. Il développe à la fois les commentaires de Gino Bartali mais aussi que Fiorenzo Magni voulait continuer ainsi que d'autres équipiers.

Surnommé *La Pédale inaccessible* pour ses trois titres de champion du monde et ses cinq victoires au Tour d'Italie, Alfredo Binda dans une interview parue dans l'hebdo *Miroir-Sprint* du 04 septembre 1950 expose les arguments de Bartali pour justifier son retrait de la 37^e Grande Boucle :

L'échauffourée du col d'Aspin

Le Suisse Ferdi Kubler était lâché et j'avais bien l'intention de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour que son retard s'aggrave. Vint alors la fatidique ascension du col d'Aspin. C'est près du sommet que se situent les incidents graves dont il a été tant parlé. **Mal placé je n'ai pas vu ce qui s'était exactement passé.** C'est Bartali lui-même qui m'a raconté les faits : « *J'étais derrière Jean Robic, m'a-t-il dit, lorsqu'un coup de poing donné par un spectateur m'a déséquilibré. J'ai touché la roue du Français et nous sommes tombés tous les deux. Relevé immédiatement, j'eus alors à faire face à quelques énergumènes qui voulaient m'empêcher de reprendre mon vélo. L'échauffourée n'a duré que quelques secondes et je pus repartir. Mais jusqu'au sommet je fus obligé de me garantir . contre les coups de spectateurs surexcités. « J'ai peur, dis-je à Louison Bobet, protégez-moi ». Je terminais la montée du col tant bien que mal et me lançais dans la descente. Je croyais en avoir terminé avec les manifestations d'hostilité. Grande était mon erreur. Une voiture noire non officielle descendait doucement le col. Quand je fus à sa hauteur, elle accéléra et me coïça contre la paroi rocheuse que j'ai touchée de la pédale.*

Une voiture non officielle le coince contre la paroi...

J'ai réussi à me dégager de justesse et à filer. Mais j'avais eu très peur. » Telles sont les déclarations que me fit Bartali le soir-même. Personnellement, je n'ai pas assisté à la

manœuvre de la voiture en question. Mais j'ai remarqué celle-ci dans la descente et je me suis même étonné qu'une voiture non munie des plaques officielles fût dans la course. Sur le moment, je n'y pensais plus, ayant l'esprit totalement absorbé par la conduite de la course. Sur le plat, j'eus la satisfaction - escomptée il est vrai - de voir revenir Fiorenzo Magni. Tout de suite, je donnais l'ordre à Bartali et à Magni de mener le plus fort possible afin de distancer Kubler et le Belge Stan Ockers ainsi que Robic qu'une chute avait retardé.

Je fis savoir à Magni que ses chances étaient grandes de prendre le maillot jaune à SaintGaudens mais qu'il fallait absolument qu'il se livrât sans aucune restriction. Il n'a pas été besoin d'insister longtemps. Sous la pluie qui tombait à torrent, le groupe de tête, le plus souvent emmené par Magni et Bartali, accomplit les derniers kilomètres à un train d'enfer. Au sprint, Magni emmena Bartali qui gagna sans beaucoup de mal. J'étais satisfait, la réussite était totale. Bartali gagnait l'étape pyrénéenne et Magni prenait le maillot jaune. Faire mieux apparaissait difficile.

Bartali gagne l'étape et, après avoir franchi la ligne, annonce au micro de la radio italienne qu'il abandonne le Tour de France

Je sautais la barrière séparant le couloir réservé aux voitures officielles de l'arrivée proprement dite et j'arrivais, sourire aux lèvres, juste pour entendre Bartali déclarer, au micro de la radio italienne, qu'il abandonnait le Tour de France. Je mis vivement la main sur le micro et j'entraînai Gino loin de là. A ce moment, j'étais persuadé que ses paroles dépassaient sa pensée et je comptais sur le temps pour arranger les choses. J'insistais auprès de Bartali et Magni pour les présenter au public. J'y réussis après quelques minutes de discussion. Il y eut moitié applaudissements, moitié sifflets. Je ne me doutais pas encore que c'était là le dernier contact des routiers italiens avec les sportifs français dans ce Tour de France. Retenu assez longtemps auprès de la ligne d'arrivée, je ne rejoignis Loures-Barousse où étaient logées les équipes italiennes que plus tard. La première personne que je vis, arpentant nerveusement le hall de l'hôtel, était Bartali. Un Bartali en complet veston, en cravate et qui ne semblait plus attendre que mon arrivée pour s'en aller. Déjà, il s'était mis en quête d'une voiture susceptible de le conduire sur le champ à Toulouse.

Bartali, au comble de la surexcitation, probablement selon Binda sous l'emprise d'un stimulant

Je n'en croyais pas mes yeux, mais cachant ma stupéfaction, j'entrepris de calmer Bartali qui était au comble de la surexcitation. Dans mon for intérieur, tout en estimant la situation comme grave, je ne la jugeais pas désespérée. Je comptais bien trouver les arguments susceptibles de faire revenir Gino sur sa décision. La première chose à faire était d'obtenir que Bartali retrouve son calme. Je m'y employais de mon mieux.

Au bout d'un instant, il consentit à remonter dans sa chambre et à retirer son veston et sa cravate. C'était déjà un petit point d'acquis. De toute évidence, Bartali était obsédé par le souvenir de la voiture noire du col d'Aspin. Ce n'était pas un être normal que j'avais en face de moi, mais un homme encore sous l'emprise d'une grande frayeur. Il ne cessait de répéter comme un leitmotiv : « *Je ne veux pas mourir sur le Tour de France. Mon frère Giulio s'est tué en course (1936). Le belge Richard Depoorter a été écrasé par une voiture en Suisse (1948). Le Français Camille Danguillaume est mort en course à Montlhéry (1950). Non, je ne veux pas mourir sur le Tour de France. Il y a vingt ans que je cours. Je ne veux pas mourir par la faute d'un fou dangereux.* »

Tout ce que je disais pour le calmer ne servait à rien. Il me laissait parler, puis tout à coup, il reprenait son leitmotiv. Cela devenait hallucinant. J'en vins même à me demander **si**

Gino n'avait pas pris à mon insu un stimulant quelconque dont il ressentait encore les effets. Je résolus de le laisser seul, puis je m'isolais pour réfléchir.

Magni alors nouveau maillot jaune voulait repartir

A 18 heures, je n'avais pris qu'une décision : ou tous mes coureurs repartaient ou aucun. Mais j'avais toujours l'espoir que les choses s'arrangeraient. Entre temps, les autres coureurs italiens étaient venus me voir les uns après les autres. **Tous voulaient continuer et surtout Magni.**

Celui-là aussi avait été molesté dans les cols et il me fit voir son torse rouge de coups reçus. Mais Magni n'avait pas peur. Il aurait voulu continuer.



Illustration : Presse Sports/L'Equipe, 07/1950

Fiorenzo Magni contemple une dernière fois le Maillot Jaune conquis à St-Gaudens qu'il n'a jamais pu porter, en raison de l'abandon groupé des Italiens ce jour-là.

A partir de vingt heures, je commençais à recevoir la visite de journalistes qui avaient eu vent de la nouvelle. Puis Jacques Goddet à son tour a cherché à fléchir Bartali. Il n'y avait rien à faire. Il était buté et se refusait même à toutes discussions. J'allais le trouver une nouvelle fois dans sa chambre. Entouré de ses camarades silencieux, il était assis sur le lit et fumait force cigarettes. Ce qui trahissait bien sa tension nerveuse. **Bartali ne fume pas plus d'une demi-cigarette par jour. Or il en était déjà à son second paquet.** J'essayais une fois de plus de lui faire entendre raison. Approuvé par les autres coureurs Italiens, je lui disais que les choses avaient atteint leur point culminant et que désormais elles ne pouvaient que s'atténuer. Je lui retraçais le tableau de la situation :

Malgré tous les arguments du monde, Gino restait totalement buté

« Voyons, Gino, ça va aller maintenant. Le plus gros du travail est fait. La sélection est opérée. Les résultats obtenus jusqu'ici sont favorables. Il y a beaucoup de probabilités pour que ce soit un Italien qui gagne le Tour. Tu n'as pas le droit de faire ça à tes camarades. Songe au préjudice financier que cela va leur causer. Ils ont besoin de gagner de l'argent, ce sont des professionnels et ils ne sont pas tous riches, penses-y, Gino ... »
Bref, j'usais de tous les arguments possibles et imaginables pour convaincre Bartali. Mais il était véritablement buté. En désespoir de cause je redescendis dans le hall. Vers 11

heures 30, je reçus un coup de téléphone de M. Adriano Rodoni, Président de l'U.V.I. Alerté par un journaliste, le Président avait sauté dans un taxi et m'appelait du journal. J'exposais la situation à M. Rodoni. Il me demanda de faire le maximum pour chercher à repartir. Il avait également le sentiment que les actes d'hostilité envers les coureurs italiens ne se reproduiraient plus. En résumé, il me conseillait de tenter l'impossible pour repartir mais me laissait entière liberté d'action pour prendre les décisions que je jugerais les meilleures.

J'avais carte blanche

J'étais placé devant un dilemme :

1^{er} Renoncer purement et simplement au Tour de France et à la victoire possible, sinon probable et donner ainsi une gifle aux organisateurs et aux mauvais sportifs ;

2^e Faire l'impossible pour continuer.

Finalement, je jugeais cette seconde solution de beaucoup préférable. Je savais que l'attitude courageuse en l'occurrence de mes coureurs serait très favorablement commentée. On dirait d'eux qu'ils avaient affronté le courroux populaire et plus rien ne subsisterait des incidents antérieurs. Oui, c'était bien la meilleure attitude à adopter. Mais il me fallait encore une fois essayer de convaincre Bartali. Pour la dixième fois peut-être je remontais dans sa chambre, Il était deux heures du matin. « *Ecoute-moi Gino, lui dis-je, c'est la dernière fois que j'essaye de te faire entendre raison. Tu ne dois pas abandonner. Ton attitude sera sévèrement jugée. Un grand champion comme toi a des obligations envers le public sportif. Tu n'ignores pas que les incidents d'Aspin sont le fait de quelques exaltés mais que l'immense foule des sportifs français désapprouve ce qui s'est passé. Voici ce que je te propose. Je vais aller voir Jacques Goddet. Je lui demanderai de retarder le départ de deux heures afin que tu puisses te reposer. Je lui demanderai également d'annuler l'arrivée à Sanremo. Ceci afin d'éviter les incidents possibles au retour en France. Qu'en dis-tu ?* »

A quatre heures du matin, Bartali dit un non définitif. Il rentrait chez lui !

J'attendais et tous les autres coureurs italiens qui n'avaient pas quitté la chambre de Gino attendaient également sa réponse avec une anxiété visible.

Avec un geste las, Bartali secoua négativement la tête. Cette fois je m'avouais vaincu. J'avais compris que le Tour était fini pour les Italiens. Je regagnais ma chambre. Quatre heures sonnaient. A six heures j'étais à Saint-Gaudens et j'informais Jacques Goddet de la décision irrévocable de Bartali. Je lui faisais également savoir qu'il n'était pas possible que je continue à diriger une équipe italienne amputée de son chef de file. Nous étudiâmes, le directeur de la course et moi-même, les possibilités de constituer une nouvelle équipe italienne. Je laissais, en effet, les coureurs italiens libres de continuer la course et j'aurais éventuellement chargé Palmiro Mori, directeur des *Cadetti* de la direction de la nouvelle équipe. Les vélos étaient prêts. La veille les mécaniciens avaient reçu les instructions habituelles. Nous retournâmes à Loures-Barousse et je transmis à Fiorenzo Magni, Adolfo Léoni et aux autres les propositions des organisateurs. C'est Magni qui répondit : *"Je serais très heureux de repartir, mais je ne le ferai que si Binda m'en donne l'ordre"*. J'ai remercié Magni, mais je ne pouvais faire cela. Le sort en était définitivement jeté. Il n'y avait plus de coureurs italiens dans le Tour de France. Un peu plus tard, du balcon de l'hôtel de Saint-Gaudens, j'ai assisté au départ de l'étape. J'avais le cœur gros, je vous l'assure. Je vis Kubler refuser d'enfiler le maillot jaune qu'on lui tendait et je sus gré au champion suisse de sa délicatesse. J'entendis Henri Boudard, le commissaire de course, égrener un à un les noms des partants. Pour une fois, pensais-je, amusé malgré moi, il n'écorchera par les noms de mes hommes. Puis la place devint déserte. La dernière

voiture suiveuse avait depuis longtemps disparu et j'étais toujours là, perdu dans mes pensées. Enfin je me secouais et retournais une dernière fois à Loures-Barousse. Un triste chapitre de l'histoire du sport cycliste venait d'être écrit. » [Alfredo Binda parle aux sportifs français. – Miroir-Sprint, 1950, n° 221, 4 septembre, pp 2 et 3]



Alfredo Binda, triple lauréat du Championnat du monde et cinq fois vainqueur du Giro. Sur le Tour 1950, il assure la fonction de directeur technique de l'équipe italienne A.

❖ **LOUISON BOBET**, dans l'ascension d'Aspin était aux côtés de Bartali et de Robic : « *Je peux l'affirmer Gino Bartali n'a pas été frappé au sommet du fameux col d'Aspin* ».

Le futur triple vainqueur du Tour (1953-1955) en témoigne dans *But et Club*, un hebdo omnisports.

« Régulant notre allure l'un sur l'autre, nous montions côte à côte, Kubler, Ockers, le grand Georges Meunier et moi-même sans forcer outre mesure, sachant qu'une fois l'Aubisque avalé, le Tourmalet et le col d'Aspin nous attendaient à leur tour.

Dès le Tourmalet, Bartali avait acquis la certitude que sa chance de gagner le Tour dans la montagne s'était envolée

Je cherchais vainement Bartali. Et déjà une joie sourde était en moi : si jamais le "vieux" Gino avait perdu ses dons de grimpeur, quelle aubaine.

Il n'était pas loin. Au sommet Gino ne passait que 1 minute 11 secondes derrière la quadruplette que nous avions formée. Quant à Robic, il caracolait assez loin devant nous, fournissant un effort spectaculaire mais qu'il devait payer cher par la suite. Mes doutes concernant Bartali s'évanouirent. Dans le Tourmalet, il était là à mes côtés, revenu en souplesse, mais sa présence n'empêcha pas Kléber Piot, qui avait monté l'Aubisque en sa compagnie, de s'envoler de sa belle allure de grimpeur léger. Bartali, de temps à autre, tâtait le terrain, plaçant de petits démarrages sans en avoir l'air et cachant mal sous son masque impassible sa déconvenue chaque fois qu'il s'apercevait qu'il ne pouvait se débarrasser ni de moi ni d'Ockers. Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il venait en quelques kilomètres de montée d'acquiescer la certitude que sa chance de gagner le Tour dans la montagne s'était envolée. Il connaît trop bien son métier pour ne pas avoir compris que

son ère d'invincibilité dans les cols était terminée. Au sommet du Tourmalet, il n'avait rien pu me reprendre.



Louison Bobet

vainqueur du Tour de France 1950, il prendra la 1^{ère} place

Les incidents d'Aspin tels que je les ai vus...

Vint le col d'Aspin et l'accident qui devait avoir des suites bien inattendues, sinon dramatiques. Je puis en parler en toute connaissance de cause, **puisque tout s'est passé devant moi, sous mes yeux.** J'ouvre une parenthèse en ce qui concerne les causes indirectes de l'incident c'est-à-dire la chute qui nous mit à terre, sans grand malheureusement. Robic, Bartali et moi-même.

Un écart dû à la présence d'une moto de presse nous avait fait nous accrocher. Un peu inconsidérément, Robic avait insinué que je l'avais volontairement fait tomber. Je ne veux même pas me disculper d'un tel geste peu en rapport avec ma mentalité. Je ne suis pas un acrobate à vélo et j'ai déjà assez peur pour ma propre sécurité. Mais passons... Je ne nie pas que les Italiens aient été injuriés pendant la montée du col d'Aspin avec toute la passion dont ils sont malheureusement capables des spectateurs montraient au passage des Italiens des visages rendus un peu menaçants par la colère qu'ils extériorisaient. Pourtant, je crois pouvoir affirmer que pendant les quelques secondes passées à nous dépêtrer de nos montures, **Bartali n'a pas été frappé.** Et je ne crois pas me tromper en disant que ce qu'il a pris pour des gestes hostiles au point d'en arriver jusqu'aux coups étaient surtout (comme cela se produit souvent) des tentatives d'être le premier à le remettre en selle.

On connaît la suite. Magni s'empara du maillot jaune, tandis que Bartali enlevait, à Saint-Gaudens, le sprint d'un petit peloton regroupé. J'étais second, tout satisfait de m'en être si bien tiré. J'avais pris tout d'abord, pour des paroles en l'air la menace d'abandon des Italiens. On dit tant de choses sur le coup de la colère. Cependant, le soir, à l'hôtel, les simples bruits devinrent certitude : les Italiens quittaient le Tour ! Nous en étions tous désolés car nos rapports avec Bartali et ses hommes étaient en tous points excellents et nous sentions que le Tour ne pouvait que souffrir de cette désertion.

Personnellement, le départ de Bartali m'ennuyait profondément. J'avais en effet cru sentir dans cette première étape de montagne qu'il allait peut-être, avec un peu de chance et beaucoup de courage de ma part, compter parmi mes victimes. Je n'avais pas ajouté foi à ses assertions lorsqu'il avait prétendu être resté en ma compagnie dans le col d'Aspin

uniquement par crainte des réactions du public. Un Bartali ne fait de cadeaux à personne, surtout en montagne. » [*But et Club*, 1950, n° 267, 13 novembre, pp 12-13]



Magni a bouclé les valises et rangé son Maillot Jaune, il suit Bartali...

Le Miroir des Sports, Spécial avant Tour 1967, n° 1187, p 9
Fiorenzo Magni fait sa valise à St-Gaudens et perd ainsi l'occasion unique d'amener le maillot jaune à Paris



BARTALI PARAÎT DÉGOURDÉ ET TRISTE, MAIS IL GÈSTE INFLAMMABLE « J'ABANDONNE... » MAGNI, LE LEADER, EMPORTE SON MAILLÔT JAUNE, QU'IL NE POURRA PAS PORTER.

L'histoire du Tour 1950 – *But et Club*, août 1950, p 41

Commentaires JPDM

Deux poids deux mesures

Bartali abandonne pour envoyer un message fort d'indignation aux spectateurs violents du col d'Aspin (France) alors que quatre ans auparavant, il avait fait preuve d'un grand sang-froid en poursuivant

avec pugnacité sa quête du maillot rose malgré l'embuscade de manifestants-révolutionnaires armés lors de l'étape se finissant à Trieste (Italie).

La preuve que ce n'est pas la peur d'être agressé par un quarteron de supporters français chauvins qui a poussé Gino Bartali à arrêter sa course à l'arrivée de la 11^e étape à St-Gaudens nous est fournie par la fusillade qu'il a subi quatre ans auparavant avec le reste du peloton du Tour d'Italie le 30 juin 1946. L'encyclopédie en ligne Wikipédia résume les faits : « *Lors de la 12^e étape – Rovigo-Trieste - à la frontière avec la Vénétie julienne, des manifestants pro-Yougoslavie opposés au retour de la région de Trieste sous contrôle italien, arrêtent le Giro avec de grands blocs placés au milieu de la route. La police tenta de disperser les manifestants qui répondirent avec des tirs d'armes à feu. Après avoir établi qu'il était impossible de poursuivre la course, le jury des commissaires de l'épreuve déclara la fin de l'étape. Dix-sept coureurs prirent place dans les voitures et rejoignirent le circuit de Montebello où une arrivée symbolique fut organisée.* » (Wikipedia consulté le 19.09.2022)

Les armes des manifestants et des *Carabinieri* n'étaient pas factices. Des balles réelles furent tirées sur l'échelon course stoppé par de grands blocs. « Suiveurs et coureurs s'abritèrent qui derrière un arbre, qui derrière un véhicule, qui dans un fossé ». cela se passait près de Trieste en 1946 dans le Giro soit quatre ans avant les incidents du Col d'Aspin et l'abandon groupé des équipes italiennes avec à leur tête Gino Bartali, double champion des Tours de France 1938 et 1948. En 1946, ce dernier n'a pas abandonné. Il a terminé le Giro avec le maillot rose devant son adversaire préféré Fausto Coppi. Fiorenzo Magni n'était pas présent sur cette 29^e édition.

PRÈS DE TRIESTE, LE "GIRO" EST TOMBÉ DANS UNE EMBUSCADE

2
P
H
O
T
O
S
E
N
E
X
C
L
U
S
I
V
I
T
E



Les incidents qui ont illustré le Tour d'Italie aux approches de Trieste ont été saisis par un reporter-photographe audacieux. — Au-dessus, suivants et coureurs cherchent un abri, qui derrière un arbre, qui derrière un véhicule, qui dans un fossé : il faut croire que les esprits sont surchauffés dans cette région pour que des coups de feu soient tirés sur une caravane sportive. — Au premier plan, un policier abrité derrière les grilles riposte contre les manifestants révolutionnaires. — Au dessous, la course avant d'être arrêtée, les coureurs reviennent sur leurs pas pour monter dans une voiture. — Au premier plan, on remarque la fine musculature du grand champion Fausto Coppi, second du classement général et officiel recordman mondial de l'heure.



Sprint, 1946, n° 35, 10 juillet, p 8

Les preuves photographiques de l'embuscade. Face aux tirs d'armes à feu au Giro 1946, Bartali n'avait pas peur... de mourir pour continuer et remporter le Tour d'Italie

Article et illustrations - copyright blog : dopagedemondenard.com

POUR EN SAVOIR PLUS – BLOG JPDM - Autres liens sur Gino Bartali, 24^e lauréat des Tours de France 1938 et 1948

- Cyclisme – Notes de lecture – « *Un vélo contre la barbarie nazie* » d'Alberto Toscano, paru aux éditions Armand Colin en avril 2018 – [publié le 21 mai 2018](#)
- Cyclisme – Giro : hommage à la carrière exceptionnelle de Gino Bartali, le Juste parmi les Nations – [publié le 29 mai 2018](#)